Jean Berthod

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1617

Né à Châtillon les Dombes (Ain) le 1602

Mort à Paris (Institution) le 6 janvier 1665

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
Pr. de l'Oratoire

Voir :

Adry : T. I. p. 100

Batterel : T. II, p 317-353 notice ; 357, 464

T. III. p. 191, 478, 479

T. IV. p. 71, 72, 235, 365, 425, 426, 514

Bicaïs : T. I. p. 370.

Bougerel : T. I. p. 159.

Cloyseault : Ménologe p. 58

" Vies : T. II p. 141 notice et 242

44

R. P. BOUGEREL
Bibliog-Orat. T I, p 159
Ms. de Montpellier
N° de la notice 44

Jean Berthad

Jean Berthad naquit à Châtillon les Dombes l'an 1602. Il entra fort jeune dans l'Oratoire. Il y enseigna longtemps les humanités, la philosophie et la théologie. Il a été un des meilleurs scolastiques de son temps et fort attaché à la Doctrine de St Thomas. Mais ce qui est le plus admirable, c'est qu'il joignait à une grande érudition une plus grande humilité, et il était extrêmement pénitent et d'une charité pour le prochain inconcevable. Il enseigna la théologie au P. Thomassin, et la professa ensuite avec lui à Saumur. Il fut plusieurs années Directeur et Supérieur à l'Institution. Le P. de St Sel s'étant trouvé à sa mort, fit cet éloge de lui : « Il était innocent et pénitent, humble et savant, vieil et fervent.
Il mourut à Paris dans la maison de l'Institution le 6 janvier 1665

Ouvrages

I. Tous ses ouvrages sont restés mss dans la Bibliothèque de l'Institution de Paris
En voici la liste :

— Diverses collections des SS Pères et des Conciles, in f°
— Suite du même Père, in f°
— Autres recueils sur Diverses matières, 7 vol. in f°
— Suite théologiques, 8 vol. in 4°
— Autres recueils de l'histoire et des Pères, 10 vol in 4°
— Conférences du même.

TSVP

Adry = Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire (Bibl. Nle fonds fr. 25681) 61. p 100

Jean Berthad, né à Chatillon-les-Dombes en 1602, entra fort jeune dans l'Oratoire et y enseigna plusieurs années les humanités, la philosophie et la théologie. Il a été un des meilleurs scholastiques de son temps et fort attaché à la doctrine de St Thomas. Il était humble, pénitent, d'une pureté angélique et d'une charité inconcevable pour le prochain. Il a été pendant plusieurs années ou directeur ou supérieur de l'Institution de Paris où il a formé à la piété d'excellents sujets de la Congrégation. Il n'a pas rendu de moindres services pendant qu'il a été visiteur. La congrégation lui a de très grandes obligations. Le Père de Saint-Sé, s'étant trouvé à sa mort, en fit l'éloge en ce peu de mots : « Il était innocent et pénitent, humble et savant, vieil et fervent. »

Celui qui a inscrit sa mort dans le livre des morts de l'Institution, trace ses vertus en ces termes : « Son humilité profonde, ses pénitences très rigoureuses, son amour pour l'oraison, son inclination à la pauvreté, sa charité ardente, sa simplicité jointe à une rare prudence, les lumières très saintes dont il était rempli, son éloignement du monde, son désintéressement très parfait, sa plénitude admirable de J.C et la liaison toute particulière qu'il avait aux mystères admirables de son enfance et de sa passion, l'ont rendu un très digne enfant du très honoré père de Bérulle et un modèle accompli d'un véritable directeur et d'un très sage supérieur.

Il mourut à Paris dans la maison de l'Institution le 6 janvier 1666

(Nécrologe de l'Oratoire)

Voyez les Mm. de l'Institution

Actes mss. des assemblées =

en 1654 député de St Honoré
2 consultant
2 assistant

en 1658, élu visiteur du 1 département

en 1661 député né comme visiteur
travaillera à un directoire pour les visites
chargé d'examiner des conventions avec les Pères Wallons

en 1663, député de M. Quinette
chargé de travailler à faire des députations canoniques
" " au directoire pour les études de théologie

No 6248. 1864.

Zeiffer Schwarzenberg & C.

Cassel den 16. 2.

R 19/19

MM 608 p 25 N 405

Le Père Jean Bertaol

Né au dioc. de Lyon

reçu à Lyon en 1617

fait la robbe le 28 octobre

LE PÈRE

JEAN BERTAD

(1602-1665)

Sa naissance, l'an 1602. — Son enfance. — Ses études. — Son entrée dans l'Oratoire. — Son humilité. — Ses emplois. — Son amour pour Jésus-Christ. — La force de ses paroles. — Sa conduite pour les Confrères. — Son humilité. — Sa charité pour les pauvres. — Son exactitude aux règlements. — Sa sincérité. — Sa prudence. — Son amour pour la pauvreté. — Sa dernière maladie. — Sa mort, l'an 1665. — Son éloge.

Le P. Jean Bertad est né de parents pauvres, dans la petite ville de Châtillon-les-Dombes[1], au diocèse de Lyon, dont saint Vincent de Paul, fondateur de la célèbre congrégation de la Mission, fut curé les premières années de son sacerdoce. Il vint au monde l'an 1602, et il eut le bonheur d'apprendre les éléments de la doctrine chrétienne sous ce saint homme, pendant le peu de temps qu'il eut soin de cette petite paroisse.

Il passa les premières années de sa vie dans une grande innocence de mœurs, ayant une extrême horreur du péché, et s'appliquant beaucoup à la prière. Il avait une aptitude merveilleuse pour les sciences, et il aimait

[1] Aujourd'hui département de l'Ain, arrondissement de Trévoux.

beaucoup l'étude. Mais la pauvreté de ses parents ne lui permettant pas d'espérer de pouvoir achever ses classes, il eut recours à la prière, et la divine Providence, qui prend un soin particulier des âmes innocentes, lui procura les moyens d'achever ses études à Lyon. Pendant son cours de philosophie, il entendit parler avec tant d'éloge de la congrégation de l'Oratoire, qu'il prit la résolution de s'y consacrer à Dieu. Il y fut reçu par le P. de Bérulle, qui en était le fondateur, dans la maison de Lyon, le 28 octobre 1617, n'étant encore âgé que de quinze à seize ans, et il y a passé toute sa vie jusqu'à l'âge de soixante-trois ans, avec une édification merveilleuse.

Quoiqu'il fût l'un des plus solides théologiens de la Congrégation, qu'il possédât en perfection l'Écriture sainte et les saints Pères, et qu'il eût en même temps une connaissance très grande des langues orientales, son humilité l'a toujours emporté sur la science, et lui a fait fuir avec une constance et une adresse merveilleuses tous les emplois importants et éclatants. Elle n'a pu toutefois empêcher qu'on ne l'ait employé durant quinze à seize ans à enseigner la théologie, tant aux étrangers qu'aux sujets de la Congrégation; qu'il n'ait été élevé en 1654, par une Assemblée générale, à la charge d'assistant, et par une autre à celle de premier visiteur de la Congrégation; et qu'il n'ait été d'abord six ans, depuis le mois de janvier 1653 jusqu'au mois de septembre 1658, et encore depuis 1663 jusqu'à sa mort, supérieur et directeur de l'Institution de Paris, en laquelle il a passé les douze dernières années de sa vie, avec une ferveur, une exactitude et une fidélité inviolable aux moindres règlements.

Son unique soin était de former JÉSUS-CHRIST dans les âmes de ceux que Dieu lui adressait. Il leur apprenait

les moyens de faire toutes choses par rapport à ce divin Sauveur, de le regarder en toutes sortes d'objets, et de n'agir que dans son esprit et dans ses dispositions. Il leur disait que la Congrégation était particulièrement établie pour renouveler la dévotion à JÉSUS-CHRIST, pour y lier les âmes par une application particulière, et pour y honorer ses mystères d'un culte extraordinaire; que tous les ordres et les autres congrégations, soit religieuses, soit ecclésiastiques, avaient été donnés par Dieu à son Église pour quelque fin particulière; que celle pour laquelle il avait établi l'Oratoire dans le dernier siècle était pour y faire connaître et honorer JÉSUS-CHRIST et ses divins mystères, et que tous ceux qui y étaient appelés avaient une obligation singulière de s'y appliquer.

Le P. Bertad le pratiquait encore beaucoup mieux qu'il ne l'enseignait; car il ne s'occupait que de ce divin Sauveur. Continuellement il pensait à lui; sans cesse il lui élevait son esprit, et il lui rapportait toutes ses actions; il en avait le cœur tellement rempli, qu'il ne pouvait parler d'autre chose. Il se passait peu de jours qu'il ne demeurât huit à neuf heures, soit en prières vocales, soit en méditation, devant le saint Sacrement. Il s'y tenait avec un si profond respect, qu'on eût dit qu'il voulait s'anéantir devant cette adorable majesté; quand il en sortait, il avait d'ordinaire le visage tout enflammé d'amour, et lorsque après cela il était obligé de faire quelque entretien ou conférence spirituelle, c'était toujours avec une si grande ferveur d'esprit et des termes si énergiques, qu'ils étaient capables d'ébranler les cœurs les plus endurcis. Ses discours étaient pleins d'onction, de piété et d'amour, quand il parlait de JÉSUS-CHRIST et de ses saints mystères. Mais quand il parlait de la mort, du jugement, de l'enfer, de l'éternité ou du péché, c'était d'une manière si forte et si effrayante, qu'il n'y

avait point de pécheur obstiné qui ne se rendît. Il est souvent arrivé que ses discours faisaient tant d'impression sur l'esprit des jeunes Confrères, qu'ils en avaient des migraines et des maux de tête pendant plusieurs semaines et même pendant plusieurs mois. Et ce qu'on dit de saint Bernard et de saint Vincent Ferrier, que quand ils prêchaient sur les quatre fins de l'homme, ils imprimaient tant de frayeur dans les esprits que les femmes enceintes en accouchaient avant leur terme, s'est vérifié en ce saint homme; car, quand il parlait sur ces sujets, c'était avec une voix de tonnerre si foudroyante, que plusieurs jeunes gens s'en sont presque cassé la tête, et ont manqué devenir incapables de s'appliquer à aucune étude.

Cependant sa conduite était pleine de douceur et de charité pour les âmes; il supportait leurs défauts avec une patience admirable, et il compatissait à toutes leurs infirmités au delà de tout ce que l'on peut s'imaginer. Il n'avait de sévérité pour elles que dans la force de ses paroles; il en conservait pour lui tous les effets; il était ordinairement chargé de chaînes, de cilices et de ceintures; mais, tout cela ne suffisant pas pour contenter son amour pour la pénitence, il ne passait point de jour qu'une demi-heure avant de dire la messe il n'allât sur la voûte de l'église, dans un lieu écarté, où il se donnait la discipline pendant tout le temps qu'on chantait Prime au chœur; puis il descendait à la sacristie pour se revêtir des habits sacerdotaux, et il allait à l'autel, couvert de plaies et de sang, comme JÉSUS-CHRIST était allé au Calvaire.

C'était, en vérité, se préparer à son sacrifice comme ce divin Sauveur s'était préparé au sien. C'était entrer dans ses dispositions non seulement intérieures, mais encore extérieures; c'était enfin offrir au Père éternel en

même temps un sacrifice sanglant et non sanglant. Le P. Bertad célébrait la messe avec une si grande ferveur et tendresse de cœur, que le plus souvent il ne pouvait arrêter le cours de ses larmes, et qu'il fallait que dans le temps de la consécration il fît des efforts extraordinaires pour empêcher qu'elles ne se mêlassent avec le sang adorable de JÉSUS-CHRIST.

Il était très patient pour écouter les Confrères à toute heure et à tout moment sur ce qu'ils avaient à lui proposer, sans se réserver en toute la journée aucune heure pour son repos ou pour ses études. Il ne témoignait jamais aucun mépris ni dédain de ce qu'ils disaient, quoique souvent il en trouvât de scrupuleux qui lui proposassent des choses tout à fait contraires à la raison et au bon sens; il voulait qu'ils eussent une grande tendresse de conscience et une horreur extrême du péché; mais ce n'était point son esprit qu'ils fussent scrupuleux. Il leur recommandait surtout l'exactitude aux règlements, et il disait qu'il n'y avait ni pratique de dévotion ni mortification, quelque saintes qu'elles fussent, qui soient comparables à leur pratique. Il était bien aise de les voir toujours joyeux et contents, et il ne pouvait souffrir qu'ils fussent mélancoliques. Il tâchait de les élever dans la pratique solide des vertus chrétiennes, entre autres de la charité, de l'humilité, de la mortification intérieure, de la patience et de l'oraison. Il voulait que ces vertus se pratiquassent parmi nous, par rapport à l'état ecclésiastique, sans nous charger de toutes les observances qui sont en usage parmi les religieux et dans les cloîtres. Il pratiquait lui-même tout ce qu'il leur commandait, et même avec beaucoup plus d'exactitude et de perfection qu'il n'exigeait d'eux. Il priait beaucoup Dieu, et il avait une très grande charité pour leur progrès spirituel. Cependant quand, après être sortis de l'Institu-

tion, ils se relâchaient et qu'on lui en faisait des plaintes dans le cours de ses visites, il s'en attribuait toute la faute, disant ordinairement : « Malheureux que je suis, « je ne fais rien qui vaille, je gâte l'œuvre de Dieu! » Il ajoutait pourtant : « Ce Confrère, en quittant ses « règlements, a abandonné Dieu, et Dieu l'abandonne. »

Il remarquait que la plupart ne perdaient leur vocation que par une punition visible de Dieu, pour avoir négligé leurs règlements. « Les uns sortent de l'Oratoire, « disait-il, par avarice, pour avoir du bien; les autres « par fainéantise, pour passer leur vie dans l'oisiveté; « d'autres par ambition, pour être plus honorés dans le « monde; et quelques-uns par libertinage, pour s'aban- « donner à leurs plaisirs. Mais la cause véritable de la « désertion des uns et des autres est le manquement à « leurs règlements. Il est vrai que la Congrégation est « une communauté purement ecclésiastique, où l'on ne « s'est engagé par aucun vœu, et d'où par conséquent « l'on peut sortir sans aucun péché ni censure de l'Église; « mais il est vrai aussi qu'étant un état saint, il n'est « point permis de le quitter sans une vocation particu- « lière de Dieu, selon ces paroles de saint Paul : *Unus- « quisque permaneat in ea vocatione in qua vocatus est*[1]; et « que de cent personnes qui en sortent, à peine en trou- « vera-t-on une qui le fasse selon Dieu. La sortie de la « plupart n'est ordinairement qu'un effet de leur répro- « bation, et une punition de leurs dérèglements. »

Il fut élu visiteur par l'Assemblée générale tenue en 1658 dans la maison de l'Institution, et le fut trois ans. Il accepta cette charge plutôt à cause de la peine qui y est attachée que de l'honneur qu'on en reçoit; car, quoiqu'il fût déjà fort avancé en âge, il voulut néan-

[1] I Cor. VII, 20.

moins toujours faire ses voyages à pied. Il les commençait aussitôt après l'hiver, époque où les chemins sont ordinairement rompus et les pluies fréquentes. Il n'arrivait presque jamais dans une maison qu'il ne fût tout mouillé ou tout en sueur; cependant il ne voulait prendre aucun rafraîchissement, et si on lui servait à table quelque chose d'extraordinaire, ce n'était pour lui qu'un sujet de mortification et d'abstinence. Il était tellement rempli de JÉSUS-CHRIST, qu'il répandait dans les cœurs, par les conférences qu'il faisait, une ferveur qui échauffait les plus tièdes, et qui renouvelait un chacun dans l'esprit de sa vocation. Il croyait que le principal devoir d'un visiteur n'était pas de veiller sur le temporel et d'en examiner les comptes, mais beaucoup plus de prendre garde aux mœurs et à la conduite d'un chacun. Il avait appris du Bienheureux P. de Bérulle que les visites qu'on faisait dans la Congrégation étaient pour honorer celles que JÉSUS-CHRIST avait faites en ce monde pour y détruire le règne du péché et y établir celui de son Père dans les cœurs : aussi ne se proposait-il point d'autre fin dans toutes celles qu'il entreprenait; et, afin d'attirer sur cette fonction sainte la bénédiction du ciel, il ne la commençait jamais qu'il n'eût fait une retraite de quelques jours. Ayant remarqué que la fatigue du voyage et les affaires qu'il rencontrait dans les maisons lui causaient quelque distraction, il avait encore soin de temps en temps de se recueillir pendant des jours entiers, qu'il employait uniquement à la prière. Ainsi, étant toujours plein de l'esprit de Dieu, il le portait partout; de sorte que quand il visitait quelqu'un en particulier, il n'avait pas plus tôt dit quelques mots, qu'en même temps on se sentait touché. Une si grande bénédiction n'était pas moins le fruit de son humilité que de ses prières; car une fois, étant arrivé d'Alençon au Mans en un seul jour,

pendant lequel il eut même continuellement la pluie sur le dos, il fut extrêmement mortifié de ce qu'on le dit aux RR. PP. Bénédictins de Saint-Vincent de cette ville, lesquels furent surpris qu'un homme de son âge se mortifiât jusqu'à ce point, qu'ils ne purent s'empêcher, quand il les alla voir, de lui en témoigner leur étonnement et de louer en même temps sa vertu; mais il en fut si confus, que peu s'en fallut qu'il ne se fâchât contre celui qui le leur avait dit. Une autre fois, voyageant pendant les plus grandes chaleurs de l'été, il fut tellement incommodé des ardeurs du soleil, qu'il en eut quelques accès de fièvre. Lorsqu'il fut guéri, on ne put jamais obtenir de lui qu'il prît le carrosse, ou qu'il allât à cheval; il répondit toujours qu'il voulait faire *à l'apostolique* la fonction des apôtres. L'unique remède dont il se servit fut de prendre un parasol, qui, l'exposant plusieurs fois à la risée des gens de la campagne, lui donna une consolation toute particulière. Il se contentait de très peu pour l'honoraire de ses visites, et lorsqu'elles étaient achevées, il donnait à la maison de l'Institution tout ce qu'il en avait de reste pour la sacristie ou pour la bibliothèque, ne se réservant que la peine et les fatigues du voyage. Passant par le Boulonais, il fut en danger d'être pris par les ennemis, qui en ce temps-là faisaient des courses sur les frontières de la Picardie; quand il fut arrivé à Dieppe, on lui demanda ce qu'il aurait fait, s'il avait été prisonnier de guerre; il répondit : « J'en « aurais été bien aise; car j'aurais eu du temps pour étu- « dier l'Écriture sainte. » Il en recommandait avec grand soin la lecture dans toutes ses visites, disant qu'elle devait être le soutien de tous les prêtres, mais particulièrement des prêtres de l'Oratoire : *Substantia nostri sacerdotii;* que notre Honoré Père et Fondateur voulait que nous l'eussions sans cesse entre les mains; qu'il nous

avait laissé pour pratique d'en lire pour le moins chaque jour un chapitre, d'en proposer trois questions aux conversations du matin, et de la porter continuellement avec nous. Les premiers prêtres de l'Oratoire avaient presque tous une petite Bible en un seul volume qu'ils avaient en leurs poches. Le P. Bertad y avait même tant d'attache, que le soir, quand il se couchait, il la mettait sous son chevet. Il avait appris l'hébreu afin de la pouvoir lire dans sa propre source, et il trouvait qu'elle avait dans cette langue une force et une énergie que jusqu'à présent aucun auteur n'a pu donner à sa traduction. Il avait une consolation sensible de pouvoir lire ce que JÉSUS-CHRIST avait dit dans les mêmes termes qu'il l'avait prononcé; il baisait le plus souvent ces paroles sacrées avec un profond respect, et, s'imaginant que ce divin Sauveur lui parlait à l'oreille, elles passaient jusque dans son cœur, et y faisaient une impression toute particulière. Dans ses fatigues, dans ses maladies, dans toutes ses peines, soit intérieures, soit extérieures, toute sa consolation était l'Écriture sainte, et jamais homme n'a pu dire plus véritablement : *Habemus pro solatione libros sanctos*[1]. Il ne la lisait ordinairement qu'à genoux, en esprit d'oraison; quelquefois on le trouvait devant le saint Sacrement avec sa Bible hébraïque, dans une si grande application, ou, pour mieux dire, dans un si profond ravissement de la lecture qu'il en faisait, que rien n'était capable de l'en distraire.

Il était l'un des plus grands thomistes de son siècle, et peut-être, depuis le Docteur angélique, ne s'est-il point rencontré encore de théologien qui ait mieux entendu et mieux possédé que lui les sentiments et la doctrine de ce Père. Cependant il avait de si bas sentiments de lui-

[1] I Machab. XII, 9.

même, qu'il se croyait un ignorant; de sorte qu'un Père de l'Oratoire l'ayant un jour trouvé assis à terre au milieu de sa chambre, environné de tous côtés de livres, lui dit : « Hé quoi! mon Père, n'avez-vous pas encore assez « étudié! » Il lui répondit humblement : « Vous avez « raison, puisqu'il faut mourir ignorant. » Dans sa dernière maladie, après cinq ou six jours de fièvre violente, se sentant proche de la mort, il se frappait la poitrine, disant de lui-même, avec un grand sentiment d'humilité : « Méchant confrère, méchant prêtre, méchant su- « périeur! Oh! si mon Dieu me donnait encore un peu de « vie! » Une personne qui se trouva présente auprès de son lit, et qui l'a rapporté, en fut si touchée, que les larmes lui en vinrent aux yeux; cependant, faisant quelque effort pour supprimer sa douleur, elle lui dit : « Eh « bien, mon Père, que feriez-vous? — Je devrais faire « pénitence, répondit-il; mais, malheureux que je suis, « si Dieu n'avait pitié de moi je serais encore pis qu'au- « paravant. » Et ensuite, frappant sa poitrine plus fort, il s'écriait : « *Propitius esto mihi peccatori, Domine.* Mon « Dieu, ayez pitié de ce malheureux pécheur. »

Depuis 1642 jusqu'en 1645 il fut à Rouen, professant la théologie à l'archevêché, où l'archevêque François de Harlay Ier [1], étant alors mécontent des Pères Jésuites, avait fait ouvrir une école conduite par nos Pères, et composée d'une classe de rhétorique, d'un cours de philosophie et de deux régents de théologie. Le P. Bertad y fit soutenir des thèses, et, dans celle du 16 novembre 1642, qui porte au bas : *In aula archiepiscopalis palatii, præside theologo Congregationis Oratorii archiepiscopalis scholæ professore,* et qui est *De Deo uno trino et angelico,* il soutient les degrés prédéterminants, même pour les actes natu-

[1] Le programme des cours de ce collège se trouve dans le *Mercure de Gaillon.*

rels, et la prédestination gratuite, et même l'essence de la liberté *in amplitudine circa bonum*, qui est le système du P. Gibieuf[1].

Son cœur était si plein de charité pour le prochain, que lorsqu'on l'avertissait pour le confessionnal, il y allait avec une promptitude incroyable; il confessait indifféremment tous ceux qui se présentaient à lui, et il n'a jamais rebuté personne, non pas même les plus grands pécheurs; il les recevait à bras ouverts. Il n'avait aucun penchant pour ce qu'on appelle les dévotes; il était persuadé, comme quantité de saints directeurs, qu'il y avait beaucoup de temps à perdre et peu de fruit à faire avec elles. Pendant qu'il enseignait la théologie à Saumur, les dimanches et fêtes, après avoir confessé toute la matinée, il s'en allait, aussitôt après dîner, dans les villages voisins pour y prêcher et y faire le catéchisme pendant le reste du jour, prenant un plaisir singulier dans cette fonction sainte.

Il était extrêmement laborieux, et depuis qu'il a été reçu dans la Congrégation, il y a toujours travaillé jusqu'à la mort, dans les emplois les plus pénibles. A peine avait-il vingt ans, qu'il enseignait la philosophie à Dieppe. Il demeurait à Angers en 1627, à Marseille en 1629, à Aix en 1634; supérieur à Boulogne en 1640, à Amiens en 1647-1651, puis professeur à Saumur, il a exercé près de trente ans de suite ces fonctions classiques. Mais ce qui est le plus admirable, c'est qu'il a toujours conservé la même ferveur et la même exactitude à ses règlements que le premier jour qu'il est entré dans

[1] Le P. Gibieuf avait exposé son système dans le traité *De Libertate Dei et creaturæ*. Sur cet ouvrage et les sentiments du P. Gibieuf, voir sa *Vie* dans Cloyseault, I, p. 138, et spécialement la note de la page 143.

la congrégation de l'Oratoire en cinquante ans qu'il y a vécu. Il n'a jamais manqué une seule fois à l'oraison, quelque affairé ou fatigué qu'il eût été le jour précédent. Il est quelquefois arrivé de voyage fatigué, après avoir fait en un seul jour neuf à dix lieues à pied, et cependant dès le lendemain matin on le trouvait le premier à l'oraison. Il était si fidèle observateur des règlements, que quand il voyageait, ou que, quelque affaire lui étant survenue, il n'avait pu se trouver aux litanies et aux examens qui se font dans la communauté[1], il les faisait dans son particulier avec une exactitude incroyable; et souvent, dans ce même temps, il élevait son esprit à Dieu pour s'unir à ceux qui vaquaient dans les maisons à ces saints exercices. Il avait appris du R. P. de Condren qu'il n'y avait pas un règlement dans la Congrégation auquel il n'y eût une grâce attachée quand on le pratiquait; et, afin de n'en être point privé, il avait soin de les observer en quelque lieu qu'il fût. Mais il était encore beaucoup plus exact à ceux qui concernent l'intérieur, comme étant les plus saints et les plus importants. Il était dans une indifférence entière pour toutes sortes de lieux et d'emplois; pourvu qu'il obéît, il était content. Il n'a jamais rien demandé ni rien refusé : « Quand on ne « cherche que Dieu dans la Congrégation, disait-il, on le « trouve partout, et on y est content et bienheureux. « Mais quand on y cherche autre chose, on se fait bien de « la peine, et l'on ne trouve que ce que l'on cherche. » Il avait une droiture de cœur admirable : on n'a jamais remarqué aucune dissimulation ni duplicité dans sa conduite. Il disait sincèrement sa pensée à tout le monde. Sa sincérité parut à toute l'assemblée où le R. P. Senault fut élu général; car, après l'élection de ce dernier,

[1] Un peu avant le dîner.

il alla se jeter à ses pieds, et lui dit humblement : « Mon « révérend Père, je n'étais point d'avis qu'on vous élût; « mais puisque Dieu en a disposé autrement, je vous pro- « mets qu'il n'y aura personne en toute la Congrégation « qui vous soit plus obéissant ni plus soumis que moi. » Il n'aurait pas voulu pour tout au monde dire une seule parole qui approchât tant soit peu du mensonge. Un jour, voulant citer un passage de saint Augustin dans ses écrits dont il n'était pas bien assuré, il employa jusqu'à seize heures d'étude pour le vérifier, plutôt que de s'exposer à dire quelque chose qui ne fût pas dans toute la vérité possible.

Sa sincérité était d'autant plus aimable, qu'elle était jointe à une prudence rare et véritablement chrétienne. Il enseignait la théologie dans le temps qu'en France les théologiens étaient si fort divisés entre eux, touchant les sentiments de la grâce, que souvent, dans une même communauté, le disciple était opposé à son maître, le frère divisé de son frère, et que les uns et les autres soutenaient leurs opinions avec tant d'opiniâtreté, que de jour en jour on voyait paraître en public des libelles, des lettres et des traités et des ouvrages remplis de part et d'autre de tant d'aigreur, que toute l'Église en a été scandalisée, et qu'il a fallu que l'autorité de l'Église et celle de l'État s'unissent ensemble pour leur imposer silence[1]. Pendant tout ce temps, le P. Bertad soutint toujours la doctrine de saint Augustin, conforme aux sentiments de saint Thomas, avec tant de prudence, que jamais aucun parti ne put trouver à mordre sur lui. Il fut souvent consulté par des professeurs de théologie et par des docteurs de Sorbonne touchant les questions qui faisaient tant de bruit, et il expliqua aux uns et aux

[1] Le P. Cloyseault veut parler de l'affaire du jansénisme.

autres ce qu'il en pensait avec tant de netteté, de force et d'évidence, qu'ils étaient obligés d'avouer que jamais théologien scolastique n'avait été plus orthodoxe dans ses sentiments que lui. Il ne voulut jamais entendre parler ni de parti ni de sentiments particuliers, et il fit toujours profession de n'avoir point d'autre doctrine ni d'autre créance que celle de l'Église. Il était persuadé que toute cette division ne venait que de ce qu'on ne déférait pas assez à la doctrine de saint Thomas, qui de tous les théologiens scolastiques avait le mieux entendu et suivi les sentiments des premiers Pères de l'Église. Sa prudence parut encore dans la conduite des confrères de l'Institution, dont il a eu la direction pendant plusieurs années, ayant un don particulier de Dieu pour discerner les esprits et connaître leur vocation. Le P. Bertad n'avait pas moins d'inclination et d'amour pour la pauvreté, que le reste des hommes en a pour les richesses. Il était né de parents pauvres, et il n'avait pour tout bien qu'environ trente livres de rente, dont il laissa même pendant plusieurs années la jouissance à une sœur. Mais, ayant appris qu'elle n'en faisait pas un emploi aussi chrétien qu'il aurait souhaité, il l'en priva, et il ne s'en servit depuis que pour acheter, de temps en temps, des livres qu'il donnait à la bibliothèque de la maison où il demeurait. Il n'a jamais fait le moindre mouvement pour avoir du bien; il lui aurait été facile, s'il avait voulu, d'obtenir quelque bénéfice simple, ou qu'on lui fît quelque pension; mais il en a eu toute sa vie tant d'éloignement et d'horreur, qu'il n'a jamais souffert seulement qu'on lui en fît la proposition. Souvent M. Pinette[1]

[1] Le généreux fondateur de la maison d'institution de Paris. Ce vertueux laïque, après avoir rempli les plus hautes charges de l'État, se retira à l'Oratoire, et y vécut près de quarante ans

lui donnait de l'argent, dont il lui laissait l'entière et absolue disposition, souhaitant et le priant instamment qu'il l'employât à son service et pour ses besoins. Mais jamais il n'a pu obtenir de lui qu'il en ait seulement employé un liard pour son usage. Il le donnait à la bibliothèque de l'Institution, pour laquelle il avait une affection particulière; car il aimait naturellement les livres. Il a voulu vivre et mourir comme un véritable enfant de la Congrégation, qu'il honorait comme sa mère, et des soins de laquelle il a voulu dépendre en toutes choses. Il avait appris du P. de Bérulle qu'en l'honneur des privations que JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur a voulu supporter pendant sa vie mortelle, nous devions souffrir quelque manquement dans nos besoins corporels; et il l'a pratiqué avec une fidélité inviolable, n'ayant jamais toutes ses commodités en même temps. « Malheur, disait-il « souvent, à celui à qui rien ne manque! c'est de ces « sortes de personnes dont JÉSUS-CHRIST dit dans l'Évan- « gile : *Væ vobis divitibus*! » Il ne demandait jamais rien, et on le prévenait toujours plus tôt qu'il ne le souhaitait. Ses habits de dessous étaient ordinairement si pauvres et si usés ou déchirés, que les mendiants les plus nécessiteux n'en auraient pas voulu porter de semblables. Cependant il les croyait encore meilleurs qu'il ne méritait, et il souffrait avec peine qu'on lui en donnât d'autres.

Un homme de ce caractère n'est guère propre pour le grand monde; aussi en avait-il une horreur extrême. Son inclination était toute pour la retraite, où il trouvait plus de temps pour vaquer à la prière et à l'étude. Il recevait peu de visites, et il en rendait encore moins; il ne souhaitait ni de voir ni d'être vu : *nec videre, nec vi-*

dans le silence et la retraite. Il avait, en trois actes successifs, donné plus de deux cent soixante mille livres à l'Oratoire.

deri. Il ne se serait pas détourné d'un pas pour voir les sept merveilles du monde; et jamais l'on n'a remarqué qu'il ait fait la moindre démarche pour être connu de quelque grand seigneur ou de quelque prélat éminent dans l'Église. Sa grande maxime était : *Ama nesciri, et pro nihilo reputari*[1].

Le premier jour de janvier, il fut surpris d'une fièvre violente, qui, s'étant rendue continue, le mit au tombeau en moins de six jours. Depuis le premier moment de sa maladie jusqu'à celui de sa mort, il eut toujours le nom sacré de JÉSUS dans la bouche. Son lit fut l'autel où il acheva son sacrifice. Il montra une ferveur si grande, qu'on ne put en être témoin sans en être touché; sans cesse il s'élevait à Dieu, à JÉSUS-CHRIST ou à la sainte Vierge, avec des paroles de l'Écriture sainte si bien choisies et si dévotes, qu'on admirait que la violence de son mal lui laissât une si grande liberté d'esprit. Il reçut les derniers sacrements dans ces dispositions, en présence de tous les Pères, des confrères et des frères de la maison; et, après avoir adoré JÉSUS-CHRIST dans son agonie, s'être donné à lui pour l'accomplissement de tous ses desseins, et avoir accepté le jugement qu'il ferait de lui au moment de sa mort, son âme se sépara sans violence de son corps pour aller s'unir à son Dieu pendant toute l'éternité. Ce fut le 6e de janvier de l'an 1665, que ce bonheur arriva pour lui et cette perte pour nous.

Le P. de Saint-Pé, s'étant trouvé dans ce temps à l'Institution, en fit un éloge accompli en peu de mots, disant qu'il était innocent et pénitent, humble et savant, viril et fervent. Le P. Quesnel, qui a décrit sa mort dans le Ménologe de la maison de l'Institution, fait un petit récit de ses vertus en ces termes : « Son humilité pro-

[1] *Imitation*, liv. I, ch. II.

« fonde, ses pénitences très rigoureuses, son amour pour « l'oraison, son inclination à la pauvreté, sa charité « ardente, sa simplicité jointe à une rare prudence, les « lumières très saintes dont il était rempli, son éloigne- « ment du monde, son désintéressement très parfait, la « plénitude admirable de JÉSUS-CHRIST et la liaison toute « particulière qu'il avait aux mystères de JÉSUS-CHRIST, « de son enfance et de sa passion, l'ont rendu un très « digne enfant de notre honoré P. de Bérulle, et un « modèle accompli d'un véritable directeur et d'un très « sage supérieur. »

Clogenault = Ménologe, p. 58.

Le P. Jean Bertad est né à Châtillon les Dombes l'an 1602. Il entra fort jeune dans l'Oratoire et il y enseigna pendant plusieurs années les humanités, la philosophie et la théologie. Il a été un des meilleurs scolastiques de son temps et fort attaché à la doctrine de S. Thomas. Mais, ce qui est le plus admirable, il était très humble, fort pénitent, d'une pureté angélique et d'une charité pour le prochain inconcevable. Il a été pendant plusieurs années ou directeur ou supérieur de l'Institution de Paris, où il a formé à la piété d'excellents sujets de la Congrégation. Il n'a pas rendu de moindres services pendant qu'il a été visiteur. La Congrégation lui a de très grandes obligations. Le Père de Saint Pé s'étant trouvé à sa mort en fit l'éloge en ce peu de mots: « Il était innocent et pénitent, humble et savant, vieil et fervent. » Celui qui a décrit sa mort dans le livre de la maison de l'Institution de Paris, fait un petit recueil de ses vertus en ces termes: « Son humilité profonde, ses pénitences très rigoureuses, son amour pour l'oraison, son inclination à la pauvreté, sa charité ardente, sa simplicité jointe à une rare prudence, les lumières très saintes dont il était rempli, son éloignement du monde, son désintéressement très parfait, sa plénitude admirable de J.C et la liaison toute particulière qu'il avait aux mystères adorables de son Enfance et de sa Passion, l'ont rendu un très digne enfant du très Honoré Père de Bérulle et un modèle accompli d'un véritable directeur et d'un très sage supérieur. Il mourut à Paris, dans la maison de l'Institution, le 6 janvier 1655

M.M. 578 1, 1660 Nommé visiteur à la place du P. N.B. Du Breuil 9 avril 1660

id chargé de travailler au Directoire des Missions

Il aura refusé la charge de Visiteur, car je trouve le P. Fournerc nommé à la place du P. du Breuil en mars 1661

M.M. 608 = Jean Bertad, natif du diocèse de Lyon, reçu en la Congrégation mars 1617 et prit la robbe le 28 d'octobre en la maison de Lyon.

Listes des assemblées

6 sept 1640 à S. Magloire, théologien
1641 Amiens
1644 Rouen
1648 Saumur, les cordeliers
1651 " "
1654 Institution de Paris sup.
1658 " " et assistant
1661 " visiteur
1663 " supérieur

Nécrologe — Le P. Jean Berthad supérieur de l'Institution, y décédé le jour de l'Epiphanie 1665

M.M. 607 = Jean Berthad, prêtre, mort en 1664 ?

Bicaïs = L'Oratoire de France = { Copie de la Bibl. Nle T.I. p. 306. / Mss. d'Aix. T.I., p. 370.

Jean Berthad, né en 1602, à Châtillon-les-Dombes, d'une famille peu remarquable, avait reçu de Dieu un naturel doux, un cœur porté au bien, un esprit vif et une grande ouverture pour les sciences. St Vincent de Paul, qu'il eut le bonheur d'avoir peu de temps pour pasteur dans sa jeunesse, jeta dans son cœur les premières semences de cette piété tendre et solide qui le fit regarder toute sa vie comme l'un des plus saints prêtres de son temps. A peine connut-il le mal qu'il en conçut une horreur extrême et comprenant par tout ce qui se passait autour de lui qu'il lui serait difficile de se garantir de la contagion du mauvais exemple, s'il restait dans le monde, il désira d'embrasser un état où sa vertu fût moins exposée au danger de faire naufrage. Etant allé à Lyon pour y faire ses hautes classes et examiner sa vocation, il crut entendre la voix de Dieu qui l'appelait à son service et il suivit sans hésiter cette lumière intérieure, en entrant à l'Oratoire.

1617 Admis dans cette Congrégation, vers 1620, le P. Berthad y fit paraître tant de sagesse et de talents qu'on le chargea, 3 ou 4 ans après, d'aller enseigner la philosophie au collège de Dieppe qui avait alors beaucoup de réputation. Il l'enseigna depuis à Marseille et dans d'autres villes avec

un succès peu ordinaire à son âge. Mais, quelque versé qu'il fût dans les matières philosophiques, il était encore plus savant en théologie. L'application qu'il avait apportée à l'étude de l'Ecriture sainte, des Pères de l'Eglise et des canons des conciles, et son habileté dans les langues orientales, lui avaient donné une connaissance profonde de cette science.

Entre les ouvrages des Pères, il montra toujours une prédilection particulière pour ceux de St. Thomas. Il les approfondit si bien, qu'il y avait peu d'hommes qui pussent se flatter de mieux entendre et de mieux posséder la doctrine de ce saint. Aussi inviolablement attaché aux sentiments de St. Augustin qu'à ceux du Docteur angélique, il soutenait les uns et les autres avec une telle prudence que les différentes écoles ne pouvaient lui reprocher de leur être opposé, ni se vanter de l'avoir pour elles. Lorsque d'habiles théologiens s'adressaient à lui pour savoir ce qu'il pensait sur les questions qui agitaient l'Eglise de France, il leur répondait avec tant de netteté, de force et d'évidence qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'estimer en lui un savant qui montrait autant de zèle pour la vérité que d'éloignement pour tout esprit de parti. Etant professeur de théologie à N. Dame des Cordilliers, il inspira la même sagesse et la même modération à ses écoliers. Il tint la même conduite envers ceux qui s'adressaient à lui dans le Tribunal de la pénitence, surtout envers les jeunes confrères de l'Institution de Paris, qu'il conduisit, les douze dernières années de sa vie en qualité de directeur ou de supérieur. N'abhorrant rien tant que de voir les esprits partagés entre Paul, Apollon et Cephas, il tâchait de les soumettre tous à Jésus-Christ et de les porter à croire et à adorer ses vérités et ses mystères avec une foi vive et une docilité parfaite.

Si le P. Berthod savait captiver les esprits, il n'avait pas moins de talent pour émouvoir les cœurs. Ses conférences et ses discours étaient pleins d'onction et de piété, quand il parlait de J.C. Mais, lorsqu'il parlait de la mort, du jugement, de l'enfer et de l'éternité, c'était d'une manière si forte que les pécheurs les plus obstinés ne pouvaient refuser de se rendre. Ses paroles faisaient quelquefois une telle impression sur certains de ses auditeurs qu'ils en tombaient malades; ce qui n'empêchait pas que dans la conduite ordinaire, il ne fût très doux, très honnête, très charitable envers les personnes qu'il dirigeait et envers les jeunes élèves de l'Oratoire à qui il inspirait beaucoup de confiance par la franchise, la bonté et même la gaieté avec laquelle il leur parlait.

Son zèle pour le salut des âmes éclatait dans toutes les occasions; toujours disposé à se prêter aux besoins d'autrui, il ne plaignait ni temps, ni soins, ni peine, dès qu'il s'agissait d'instruire, de consoler, d'entendre des confessions ou de rendre quelque autre service relatif au saint ministère.

On l'a vu, pendant qu'il était à Saumur, passer les dimanches et les fêtes toute la matinée au confessionnal et s'en aller, d'abord après Vêpres, dans les villages voisins pour y prêcher et y faire le catéchisme le reste de la journée.

On raconte de lui un trait qui prouve quelle était sa probité et sa droiture. Le P. Senault ayant été nommé général de l'Oratoire en 1662, le P. Berthod alla se jeter à ses pieds et lui dit : « Mon très Rév. Père, je n'étais point d'avis qu'on vous élût ; mais, puisque Dieu a voulu en disposer autrement, je vous promets qu'il n'y aura personne dans la Congrégation qui vous soit plus soumis et plus obéissant. » Il était d'un désintéressement si marqué que, quoiqu'il n'eût presque rien de chez lui, il refusa constamment des bénéfices et des pensions qu'on voulait lui donner, et, quoique libre de disposer à son gré des sommes considérables que M. Guiette, fondateur de la maison d'Institution, faisait passer par ses mains, il ne s'en réserva jamais un sou, malgré les intentions connues de ce généreux bienfaiteur, qui, ayant en lui la plus grande confiance, l'avait prié par plusieurs fois de s'en servir pour ses besoins particuliers.

L'esprit de pénitence, dont il était animé, le portait à se priver, non seulement des commodités de la vie, mais encore à traiter son corps avec beaucoup de dureté. Sa modestie, qui ne le cédait point à ses autres vertus, lui faisait regarder comme purement gratuites les marques d'estime qu'il recevait de la part des étrangers et de ses propres confrères. S'il n'eût tenu qu'à lui, il n'aurait jamais accepté les charges de visiteur et d'assistant auxquelles il fut nommé par 2 assemblées générales de la Congrégation. Enfin, après avoir vécu comme un vrai Père de l'Oratoire, il mourut saintement dans la maison de l'Institution, le 6 janvier 1665, n'étant âgé que 62 ans et 9 mois.

« Son humilité profonde, dit le Nécrologe de l'Institution ; ses pénitences très rigoureuses, son amour pour l'oraison, son
« inclination à la pauvreté, sa charité ardente, sa simplicité jointe à une rare prudence, les lumières très saintes dont il était rempli,
« son éloignement du monde, son désintéressement très parfait, la plénitude admirable de J.C. et la liaison toute particulière qu'il
« avait aux mystères adorables de son enfance et de la passion l'ont rendu un très digne enfant du très honoré P. de Bérulle
« et un modèle accompli d'un véritable directeur et d'un très sage supérieur. »

Quoique le P. Berthod n'ait fait imprimer aucun ouvrage, il en a laissé plusieurs mss. qui font honneur à ses lumières. Il était fort lié avec le P. Thomassin qui, le regardant comme un homme parfaitement en état de juger de toutes sortes de matières ecclésiastiques, lui communiquait volontiers ses écrits et s'en rapportait avec confiance au jugement qu'il en portait.

1° Diverses collections des SS^tes Pères, in fo. —
2° ouvrages théologiques, 8 vol. in 4°. —
3° Recueils de l'Ecriture Ste et des Pères, 10 vol. in 4
4° Recueils sur diverses matières, 7 vol in fo
5° Des conférences en grand nombre

Tous ces mss. sont conservés dans la maison de Paris